



Un podcast, une œuvre

Alors que règnent dans notre société les injonctions à l'efficacité, à la productivité et à la performance, *Un podcast, une œuvre* explore la notion de paresse. Quels liens existent-ils entre l'art et la paresse ? Que nous disent les artistes modernes et contemporains de ces injonctions modernes à aller toujours plus vite et à battre tous les records ? Cette série de 4 podcasts vous propose de ralentir pour découvrir un éclairage inédit sur ces questions, grâce à 4 œuvres de la collection du Centre Pompidou.

Art et paresse : épisode 4

Ugo Rondinone, *Dogdays Are Over*, 1996-1998

Dans cette vidéo d'Ugo Rondinone, un clown dort dans un espace vide pendant 90 minutes... Est-ce un double de l'artiste ? Quoi de plus paradoxal que de donner à voir cette forme de paresse, pour quelqu'un qui a créé plus de mille œuvres et continue d'en créer aujourd'hui ? Si ce clown endormi éveille des questions sans donner de réponse, ce podcast informe sur le rôle central de la lenteur dans l'œuvre de Rondinone et sur la place des dormeurs dans l'histoire de l'art.



Code couleurs :

En noir, la voix de la réalisatrice Camille Regache

En bleu, les intervenants

En vert, les citations

En violet, les extraits musicaux

En rouge, toute autre indication sonore



Transcription du podcast

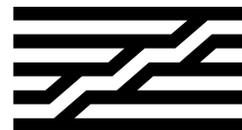
Lecture de 15 minutes

[jingle de l'émission]

Quand je me balade à Paris, pas très loin de Belleville, il arrive qu'en traversant une rue — je ne sais jamais vraiment laquelle, c'est toujours un heureux hasard heureux — un grand panneau apparaît sur un mur comme une annonce publicitaire lumineuse en arc de cercle et en arc-en-ciel, le texte dit : « CRY ME A RIVER ».

Cette installation m'a longtemps intriguée, amusée et un peu émue. J'ai découvert en réalisant cet épisode qu'il existait d'autres arcs-en-ciel lumineux un peu partout dans le monde, des *Rainbows*. Sur d'autres murs, dans d'autres villes, d'autres personnes que moi lisent : « LONG LAST HAPPY, DREAMS AND DRAMAS, BREATHE, WALK, DIE ».

Ils sont d'un certain Ugo Rondinone, artiste multifacette pour lequel un épisode d'Un podcast une œuvre ne suffira pas à présenter l'ensemble du travail, et vous allez bientôt comprendre pourquoi. En un épisode, je vous propose de parler de sommeil et de clown, mais surtout du rapport qu'Ugo Rondinone entretient avec la couleur et le temps, son obsession des cycles et de son goût pour le paradoxe.



« Couleurs », « temps », « cycles », « paradoxes », tous ces thèmes sont contenus dans *Dogdays Are Over*, l'œuvre de cet épisode que décrit la conférencière Isabella Santangelo.

[Isabella Santangelo, conférencière au Centre Pompidou] *Dogdays Are Over* est une vidéo de 90 minutes réalisée par Ugo Rondinone entre 1996 et 1998. Dans un décor entièrement blanc, on voit un clown allongé par terre en diagonale qui occupe la totalité de l'écran. Au premier plan, nous retrouvons ses chaussures rouges et noires, décorées de pois rouges. Elles sont énormes et assez abîmées. La semelle est tellement proche de nous que nous pouvons lire sa pointure : numéro 42.

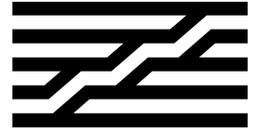
Son corps est étendu, la jambe droite est pliée. Il porte une combinaison rouge en lycra qui révèle un ventre assez prononcé. Des chaussettes en laine ressortent de ses chaussures rouges, elles sont plutôt épaisses et bien enroulées.

[extrait musical : Thom Yorke, *Volk Tape*]

Rondinone est né en 1964 à Brunnen, de parents italiens originaires de la ville de Matera, immigrés en Suisse pendant les années 1950. Aujourd'hui, Rondinone est photographe, sculpteur, dessinateur, peintre, vidéo artiste et souvent clown triste lui-même. Il vit et travaille à New York depuis 1998.

[Erik Verhagen historien de l'art, professeur d'art contemporain à l'Université de Lille, co-commissaire de l'exposition consacrée à l'artiste en 2022 au Petit Palais à Paris] Je pense que quelqu'un qui n'a absolument jamais vu son travail et qui se retrouve dans une de ses expositions risque, en effet, d'être dérouté : il y a quasiment tous les supports.

C'est un artiste touche-à-tout, qui a réalisé des vidéos, des performances, des installations mais aussi des peintures, des graphiques ou encore des sculptures.



Les premières œuvres sont de facture assez classique : ce sont des encres de Chine sur papier, des paysages d'inspiration presque romantique qui peuvent aussi évoquer le 17^e siècle — qu'il a commencé à produire à la fin des années 1980.

[extrait musical : Thom Yorke, *Runwayaway*]

La deuxième série, qui va aussi largement contribuer à le lancer, est une série de peintures, plutôt d'obédience abstraites et circulaires. Ce sont des *Sun Paintings* qui sont censées évoquer des soleils en opposition à ses dessins d'inspiration et de facture plus classiques.

Dès le début, opposition et paradoxe font que Ugo Rondinone est inclassable.

[Erik Verhagen] Je pense qu'on peut difficilement le classer dans un courant ou dans une tendance. On pourrait dire avec beaucoup de précaution qu'il se rattache à une forme de postmodernisme, c'est-à-dire que sa manière de concevoir l'art s'affranchit de tout récit dominant, et remplie de références.

Cela veut dire que Rondinone n'hésite pas à s'inspirer, à rendre hommage ou à faire des clin d'œil à d'autres artistes anciens ou contemporains.

Donc c'est quelqu'un qui ne revendique pas forcément une forme d'originalité au sens où pouvaient l'entendre les modernistes.

Avant d'arriver au « clown », quelques précisions supplémentaires : pour vous figurer l'œuvre de Rondinone, il faut savoir que toutes ses œuvres sont pensées avec leur espace d'exposition. C'est un artiste prolifique, difficile de connaître le nombre exact d'œuvres — plus d'un millier, peut-être ?

[Erik Verhagen] Il est très prolifique, surtout à partir des années 1990, son travail va vraiment devenir exponentiel, même s'il commence timidement avec une, deux ou trois séries.



Avec le succès venant et les propositions d'exposition — parce qu'encore une fois son œuvre est vraiment un art de l'exposition — il a eu la possibilité de montrer et de produire des œuvres dans différents cadres et contextes.

Il a aussi créé des œuvres spécialement pour des expositions, l'arbre généalogique de ses œuvres est assez dense. Pour celles et ceux qui ne connaissent pas son travail, je conseille de faire un tour sur le site de l'artiste, ça permet de se familiariser avec les différentes séries produites depuis la fin des années 1980 — vous allez voir que c'est assez vertigineux.

Ce n'est pas commun. Disons qu'à ce niveau-là, il n'y a pas de paresse chez Rondinone lui-même, parce qu'il est plutôt dans une forme d'hyperactivité permanente. C'est plutôt quelqu'un qui gère plusieurs projets à la fois, jusqu'à dix expositions par an, donc la paresse lui il ne la connaît pas en tout cas !

Non, si paresse il y a, c'est bien celle de ce clown dans l'œuvre *Dogdays Are Over*.

[Isabella Santangelo] La tête du clown est posée sur un oreiller de fortune composé de trois couvertures enroulées : celle du sommier est blanche, une autre est beige et une dernière en laine marron. Le visage du clown est recouvert d'un maquillage chargé — tout son visage est peint en rouge, ses yeux et sa bouche sont maquillés en vert et bordés de blanc. Sa bouche est entourée d'une forme ovale qui descend vers le bas, comme un sourire à l'envers.

Il porte une perruque de couleur jaune intense, vive, presque fluorescente qui découvre uniquement ses tempes.

[extrait musical : Thom Yorke, *Klempereer Walks*]



En 1995, Rondinone s'est mis en scène lui-même, comme unique œuvre dans une installation au centre d'une galerie : son moulage était assis par terre, avec le dos qui touchait les murs, le reste de la salle était totalement vide.

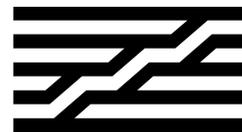
Un an plus tard, il répète le même scénario, mais cette fois l'artiste est remplacé par quatre sculptures de clowns, posées sur le sol dans la même position. Des vidéos qui les reproduisent sont projetées sur les murs, accompagnées uniquement par les sons de respiration en slow motion. Parmi les quatre clones, on reconnaît facilement les mêmes personnages de la vidéo *Dogdays Are Over*.

[Erik Verhagen] Cette vidéo a été, me semble-t-il, montrée pour la première fois en 1996. Elle fait suite à l'introduction de ce thème du « clown » dans son œuvre au début des années 1990, c'est l'une des toutes premières déclinaisons vidéo de ses clowns.

La vidéo en tant que telle se résume à une absence d'action très simple : le clown est allongé, affalé, cadré par un plan fixe de plusieurs dizaines de minutes accompagné d'une bande sonore qui nous donne à entendre le souffle du clown, nous laissant supposer qu'il est dans un état de léthargie, presque endormi. Quand on regarde de plus près, on voit qu'il n'est pas endormi mais bien réveillé, plongé dans une situation de repos absolu.

[Isabella Santangelo] Qu'est-ce que fait le clown pendant une heure et demie ? Rien de spécial ! Il ouvre et referme ses yeux avec des intervalles de temps longs et irréguliers. Il garde ses yeux ouverts un peu plus longtemps, mais son regard ne change pas, il reste tourné vers le plafond, loin, perdu dans un ailleurs auquel nous n'avons pas accès.

[Erik Verhagen] Quand on regarde cette vidéo [rire], on a quand même cette sensation du temps qui passe lentement.



Cette vidéo ne fait pas dans la séduction, donc il faut quand même s'accrocher par ce que ce n'est pas forcément fascinant de regarder un clown avachi ou allongé et d'entendre son souffle hypertrophié.

[Isabella Santangelo] Le son est une partie essentielle de la vidéo. Nous entendons une respiration lente, profonde, régulière et assez lourde. Il s'agit du souffle de quelqu'un qui est en train de dormir, mais également d'une personne qui semble fatiguée, souffrante, qui fait des efforts pour arriver jusqu'au bout de son souffle. La respiration est accompagnée par un fond sonore à peine audible, une musique rythmée et envoûtante, qui rend plus supportable cette lourde respiration.

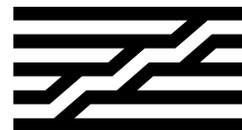
[Erik Verhagen] On a l'impression que la bande-son a été greffée sur la vidéo. Ce n'est pas le clown en tant que tel qu'on entend respirer, mais je pense qu'il s'agit d'une voix associée à l'image en mouvement — si on peut parler de mouvement parce que celui-ci est très relatif.

Pour revenir à ce thème de la paresse, oui on peut dire d'une certaine manière qu'il s'agit d'un clown paresseux, ou qui est peut-être dans une situation d'inemploi, de grève ou de résistance... En tout cas un clown qui ne veut plus se prêter au jeu et remplir sa fonction de clown : il a peut-être décidé de se relâcher dans un état de paresse extrême.

Ce clown en grève, est-ce que c'est l'artiste lui-même ?

[Erik Verhagen] On ne le sait pas mais je ne pense pas que ce soit très important. Il y a sans doute eu des spéculations pour savoir si c'était lui ou non. Je ne le pense pas, je pense qu'il a fait appel à un acteur, mais il se pourrait que ce soit, comme souvent dans son cas, une sorte d'alter ego.

Un alter ego parce que, qu'on le veuille ou non, cette œuvre est quand même sans doute irriguée de considérations autobiographiques.



Il fait aussi référence par moment à des événements, des situations ou des états d'esprit qui ont été les siens. Il dit notamment que la toute première série des encres a été produite suite au décès de son compagnon, à un moment où il avait aussi un besoin de se retirer. Toute cette thématique de l'enfermement et du retrait renvoie sans doute à des situations, des événements que lui-même a connus à un moment donné.

C'est la volonté de se retirer d'une certaine manière d'une forme d'action et d'activité — en l'occurrence d'une activité clownesque, parce que le clown ne se comporte pas comme tel. Ici, il ne cherche pas à amuser la galerie, il n'est pas dans une recherche d'interaction avec le public : il est en train de se retirer du monde du spectacle.

[extrait musical : Thom Yorke, *Has Ended*]

Le sommeil comme symbole de retrait du monde, ce n'est pas une nouveauté.

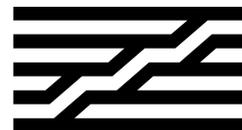
C'est même une image très répandue dans l'histoire de l'art.

L'historienne de l'art Stéphanie Jamet va nous l'expliquer dans quelques instants, mais je vais lui demander avant ce que lui inspirait ce clown qui dort.

[extrait musical : Thom Yorke, *Has Ended*]

[Stéphanie Jamet, professeure d'histoire de l'art et co-autrice de *Regards sur le sommeil*] Là pour le clown de Ugo Rondinone, il me semble qu'il joue avec l'idée de la paresse. Il est simplement en train de se reposer et de ne rien faire, et en même temps, il joue avec le ridicule de la situation, elle-même clownesque, qui pourrait prêter à rire, mais à rire de soi.

C'est aussi le moment où on ne peut plus rire puisque le clown a arrêté de faire semblant, il nous entraîne dans une très grande image de mélancolie : c'est le clown triste.



Evidemment c'est une projection de l'artiste dans le clown qui est une sorte d'autoportrait, l'amuseur qui est fatigué d'amuser et qui doit se reposer, pour peut-être retrouver la création.

Stéphanie Jamet est professeure d'histoire de l'art. Elle est aussi co-auteurice d'un ouvrage intitulé *Regards sur le sommeil*, dans lequel elle explique que la représentation des dormeurs et des dormeuses n'a pas eu la même signification au fil des siècles.

[Stéphanie Jamet] L'idée de ce livre, c'est de réintroduire la force du sommeil, la force des dormeurs et comment les artistes ont vraiment décelé à travers cette figure une contre-posture pour résister à des injonctions sociétales.

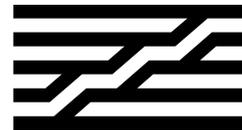
Le sommeil au Moyen-Âge, c'est avant tout la paresse et l'inactivité.

[Stéphanie Jamet] À partir de la Renaissance il y a ce basculement de la paresse et de l'acédie (qui étaient propres au Moyen-Âge) vers une figure qui est, au contraire, étonnamment dynamique puisqu'elle dit la création.

[extrait musical : Rone, *Le crapaud doré*]

Durant la Renaissance, ce sont ces figures de femmes qui sont représentées endormies dans un paysage, mais Poussin va reprendre cette image en s'appuyant beaucoup sur une représentation antique qui est celle de *l'Ariane endormie*, donc une sculpture hellénique du deuxième siècle où l'on voit Ariane abandonnée par Thésée. Elle est allongée, la tête reposant sur la main, coudes légèrement levés, et c'est une posture qui revient dans la représentation qui est celle de la femme en attente.

La figure d'Ariane est vêtue d'une toge, elle n'est pas totalement nue, mais les autres femmes représentées le sont.



Elles sont des objets de désir. Elles représentent la projection que les hommes, notamment des peintres, peuvent avoir sur le corps de la femme. Ces femmes, on peut se demander si elles sont en train de rêver du paysage ou si elles sont le rêve du peintre qui les intègre au paysage. La plupart du temps, c'est comme si elles étaient abandonnées là pour le plaisir de l'autre.

Des femmes, nues et endormies, à disposition comme métaphore de la création. Elles sont donc des figures positives et, paradoxalement, actives. On n'est pas trop dans une idée du repos non ?

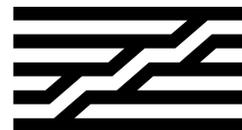
[Stéphanie Jamet] Non, elles ne sont pas là pour se reposer !
Ce n'est pas un sommeil réparateur [rires]

Au cours du 19^e siècle et du 20^e siècle, d'autres femmes seront très souvent représentées surtout par les surréalistes dans cette position de sommeil, mais je pense qu'il y a aussi l'apparition de plus en plus d'hommes, notamment des hommes se reposant après le labeur.

Au cours du 19^e siècle, les artistes se sont intéressés au sommeil comme repos après le travail. Il y a un Caillebotte qui est très beau, d'un personnage en bleu de travail, allongé, les jambes écartées, les bras derrière la tête avec un chapeau sur le visage pour cacher ses yeux pour lui permettre de dormir après le labeur.

Du côté paysan, Millet a représenté des paysans, Van Gogh a peint également un couple de paysans endormis dans des meules de foin. C'est là que tout change, bien que ce soit le rapport au travail dans le monde ouvrier qui est repensé, le monde rural n'est pas en reste.

Le basculement s'opère dans les sujets mêmes, c'est-à-dire que ce ne sont plus des sujets mythologiques, bibliques qui sont représentés.



On est passé d'une histoire de l'art qui était empreinte du sommeil mythologique biblique à une histoire de l'art qui s'inscrit avec les artistes dans le monde réel, qui s'intéresse aux personnes vivantes et qui n'ont pas forcément un lien avec ses récits précédents.

C'est un corps social et positif, dans le sens où les artistes vont utiliser les dormeurs et les dormeuses pour signifier une attitude de rébellion vis-à-vis d'un rapport au travail qui épuise.

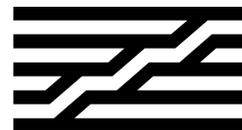
En regardant ces corps, les artistes vont proposer une attitude pour contrecarrer cette logique d'asservissement du corps par le travail. Montrer un corps qui a accepté d'être en soi et de trouver le sommeil, ça permet de dire : « je résiste, dans ce moment-là, aux injonctions de la société ».

Le sommeil peut toujours, au 20^e siècle, représenter l'acte de la création artistique. Plus que de représenter des dormeurs ou dormeuses, les artistes vont se représenter eux et elles-mêmes.

[Stéphanie Jamet] Là ce n'est plus une muse qui est représentée pour parler de la création, mais l'artiste lui-même. Le sommeil continue d'être la source de moments où il y a une sorte d'action, une activité cérébrale malgré l'artiste et non pas un moment passif, c'est vraiment un moment actif alors qu'en apparence le corps est inerte.

Par exemple, Chris Burden va réaliser une performance de 22 jours dans une galerie californienne en 1972. Là-bas, il va installer simplement un lit dans une galerie pour y dormir pendant 22 jours. Chris Burden a choisi de montrer que l'artiste, en ne faisant rien, était pourtant en train d'être et par son propre corps, il est devenu art.

[extrait musical : Rone, *Sophora Japonica*]



D'une certaine manière, c'est un peu ce qu'est notre clown : par son corps, il est art. Puisqu'on parle d'une personne endormie dans une vidéo d'art contemporain, il faut qu'on parle d'une autre vidéo incontournable.

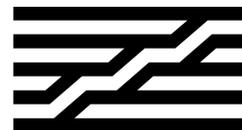
[Stéphanie Jamet] Je pense que la première vidéo clé, c'est *Sleep* (1963) d'Andy Warhol, où on voit le dormeur (John Giorno) filmé par l'artiste Américain sur une durée qui serait approximativement celle d'un temps de sommeil de 6 heures — si je me souviens bien.

Il y a le jeu de la caméra qui balaye le corps de cet amant pour essayer de trouver tout ce que recèle ce corps, ce moment où à la fois il semble abandonné, livré au plaisir de l'observation, et en même temps celui où il est le plus en lui-même. C'est-à-dire à quel point ce corps est concentré et échappe à son regardeur parce qu'à aucun moment l'amant ne peut savoir ce qu'il a derrière ses yeux clos. La caméra joue et rejoue cette caresse.

On sait que c'est non pas la durée exacte du temps du sommeil de Giorno, mais bien un montage de la part de Warhol.

L'idée du hors-temps dans ces moments, cette caméra, cet enregistrement « vrai », c'est une façon de plonger le spectateur dans l'image filmique et, par la projection, le mettre dans un état assez similaire pour essayer de passer le moment d'ennui (vis-à-vis d'une image fixe) et de se projeter dans ce corps lascif, paresseux — de faire une sorte d'aller-retour entre son propre corps qui devient un moment de contemplation et ces rêves éveillés.

Clin d'œil de l'histoire : le dormeur de la vidéo de Warhol, le poète et artiste John Giorno, deviendra en 1997 le partenaire d'Ugo Rondinone. Celui-ci organisera au Palais de Tokyo en 2015 une exposition rétrospective de l'œuvre de son conjoint en forme de déclaration d'amour « I love John Giorno ».



Ce qu'explique Stéphanie Jamet, c'est que la représentation du sommeil peut, à travers le temps et les œuvres, évoquer des images contradictoires voire opposées et paradoxales. « Paradoxal », c'est un terme qui correspond bien au travail de Rondinone, rien que dans ce clown triste !

[Erik Verhagen] Le paradoxal et le contradictoire sont les moteurs principaux de son œuvre, soit au sein d'une même famille, d'un même groupe comme dans les « clowns », soit sous forme antagoniste où une série va contredire ou compléter une série précédente, un peu à l'image des « soleils » qui vont venir compléter les encres.

En fait, le clown apparaît dans son travail dès le début des années 1990, d'abord sous forme de dessins et de peintures murales, puis le thème du clown va vraiment s'imposer avec les vidéos.

Dans les années 2000 le clown est représenté à travers des familles de sculptures que l'on pourrait qualifier d'hyperréalistes et qui ont été produites à partir de modèles que l'artiste a choisis, sélectionnés et habillés une fois sculptés. On retrouve finalement la même idée du clown passif, léthargique, endormi, assoupi, assis.

La famille de sculptures qui est la plus connue, c'est celle qui s'appelle *Vocabulary of Solitude* [Vocabulaire de la solitude] dans laquelle 45 clowns sont répartis dans l'espace d'exposition.

[Erik Verhagen] La logique de ces 45 clowns est que chaque clown représente une action assez primaire (se réveiller, regarder, être debout, écouter, goûter...) mais il y a une sorte de dissociation qui s'opère entre les verbes que sont les titres et ce que font vraiment les clowns.

Selon Rondinone, ces différentes actions sont censées représenter une personne. C'est comme si à travers ces dizaines de clowns, l'artiste décline différentes actions ou inactions : les titres et les verbes sont une chose, mais ce que nous donne à voir



les clowns en est une autre. Ils sont vêtus avec des habits de clown très colorés. Je parlerais d'une palette un peu technicolor car il y a effectivement des couleurs très flashy et il a toujours joué là-dessus : Rondinone est très attentif à l'ambiance chromatique de ses œuvres, de ses expositions et de ses installations.

On retrouve la couleur qui est très présente dans les peintures circulaires, de même que dans la vidéo *Dogdays Are Over*, la bande-son peut évoquer une espèce de boucle qui renvoie à la figure circulaire des tableaux des soleils.

Et des *Rainbows* dont je vous parlais dans l'introduction !

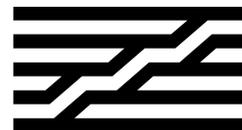
Cycle, boucle, quelque chose qui se répète. Pour sa première famille de sculptures de clowns, Rondinone avait nommé sept clowns selon les jours de la semaine.

[Erik Verhagen] C'est vrai que l'artiste aime bien créer, dans la mesure du possible, des ensembles clos. Tout cela renvoie en effet à la thématique du temps, des dates, du cycle qui est omniprésente dans son œuvre. Ses toutes premières œuvres sont nommées d'après le jour où elles ont été produites, quasiment toutes les œuvres ont un lien, soit au temps soit à l'espace, au temps qui passe et qui s'écoule.

[extrait musical : Rone, *Sophora Japonica*]

[Isabella Santangelo] La question du temps obsède l'artiste depuis le début de sa carrière. Ici, le temps ralentit pour créer un univers propice à la contemplation.

Rondinone affirme : « La lenteur est un thème important pour moi, puisque je pense que la valeur de l'art est dans sa lenteur inhérente. Je ne cherche pas à entrer en concurrence avec une industrie où la rapidité est la force principale. Au contraire, la lenteur me permet de trouver ma propre voie. Je crois en la créativité individuelle. J'ai créé mes propres règles et mon ton. Un artiste doit rester indépendant et solitaire ».



[Erik Verhagen] Lui-même parle de décélération ou en tout cas, une forme de temps contraire ou de ralentissement — le temps de vivre et de survivre. Il est très attentif au fait que ses œuvres puissent s'adresser à un très large public, de toutes générations, de genres et de cultures confondues.

En tout cas, il ne fait pas partie de ces artistes qui cherchent à s'adresser à une sorte de communauté ou micro-communauté en particulier. Il est très sensible à l'idée que son œuvre puisse être accessible aussi à des spectateurs qui ont une connaissance relative de l'art contemporain.

D'ailleurs, quoi de plus pop culture qu'un clown ?

[Erik Verhagen] Oui c'est phénomène de divertissement qui transcende les cultures.

[extrait musical : Thom Yorke, *Dawn Chorus*]

[Isabella Santangelo] Lorsque ses yeux sont ouverts, nous pouvons remarquer un regard vide, étonné, triste. Il ne bouge presque pas. Il déplace uniquement ses bras, il les garde sur son ventre, puis il en laisse tomber un par terre.

Plus il se lève et finit par remettre ses deux bras sur son ventre. Il bouge les jambes, mais légèrement, toujours avec des mouvements lents. Son ventre, qui s'élève et qui se baisse lentement, nous permet de suivre sa respiration.

Il cligne des yeux, déplace un peu sa tête et sa perruque jaune devient encore plus emmêlée mais son regard est de plus en plus loin. Le clown allonge les deux bras sur le sol, s'appuie sur ses coudes, garde ses yeux ouverts un peu plus longtemps — il semble presque qu'il ait envie de se lever.

Nous attendons avec impatience son geste. Mais finalement, il ne fait rien : il allonge à nouveau son bras par terre et continue à regarder au loin.



[Erik Verhagen] Une œuvre peut ne pas avoir de message explicite, mais quand même provoquer une réaction qui peut être un peu extrême.

Disons que l'artiste ne donne pas de mode d'emploi, il ne donne pas une espèce de vade-mecum qui permettrait d'identifier un message précis. Si effet il y a, celui-ci est peut-être plus profond ou plus archaïque, qui dépasse les cultures, les affiliations.

[extrait musical : Thom Yorke, *Dawn Chorus*]

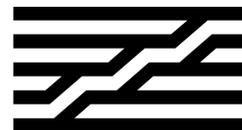
[Isabella Santangelo] Ainsi, la vidéo se poursuit, entre légères oscillations des jambes, vibrations des cils, inclination de la tête et soulèvement des bras. Jusqu'aux dernières secondes, le clown ne regarde jamais vers nous. Il ne nous dit pas au revoir, il nous laisse sans aucune explication.

Contrairement au clown lui-même, j'espère que cet épisode vous aura donné des explications pour mieux comprendre l'histoire de la représentation du sommeil dans l'art, l'œuvre et la vision artistique d'Ugo Rondinone.

Peut-être que si vous croisez au détour d'une rue, un message aux lettres arc-en-ciel, peut-être celui qui dit « DOG DAYS ARE OVER » vous repenserez à tout cela.

[jingle de l'émission]

C'était le dernier épisode de cette série « Art et Paresse », produit dans le cadre de la saison d'Un podcast, une œuvre consacrée aux rapports entre art et paresse, disponible sur le site internet du Centre Pompidou, ses plateformes d'écoute de podcasts et ses réseaux sociaux. Merci à chacune et chacun d'entre vous pour votre écoute et à bientôt.



Crédits

Ecriture et réalisation : Camille Regache

Production : Clara Gouraud

Enregistrement et mixage : Ivan Gariel

Avec la participation d'Erik Verhagen et Stéphanie Jamet

Extraits musicaux : Thom Yorke - Volk Tape ; Runwayaway ; Klemperer Walks ; Dawn Chorus, Has Ended, Rone - Le crapaud doré ; Sophora Japonica ;

Infos pratiques

www.centrepompidou.fr

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite

Application Centre Pompidou accessibilité

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite

Livrets d'aide à la visite

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc

Suivez-nous sur

Facebook - Centre Pompidou, publics handicapés

<https://www.facebook.com/centrepompidou.publicshandicapes>

et Accessible.net https://accessible.net/paris/musee-art/centre-pompidou_5